FAYARD

Pierre Barbéris

Le Prince et le Marchand

Idéologiques : la littérature, l'histoire

LA FORCE DES IDEES

Collection dirigée par :

François Azouvi et Guy Samama

605

8°R
83825
(2)

LE PRINCE ET LE MARCHAND

DU MÊME AUTEUR

I *Aux sources du réalisme : aristocrates et bourgeois,* 10/18, 1978.
Balzac et le Mal du Siècle, 2 vol., Gallimard, 1970.
Le Monde de Balzac, Arthaud, 1973 (Prix de la critique).
Mythes balzaciens, A. Colin, 1972.

II *Balzac, une mythologie réaliste,* Larousse, Thèmes et textes, 1971.
Le Père Goriot de Balzac, Larousse, Thèmes et textes, 1972.

III *A la recherche d'une écriture : Chateaubriand,* Mame-Delarge, 1976.
René de Chateaubriand, un nouveau roman, Larousse, Thèmes et textes, 1973.
Chateaubriand, une réaction au monde moderne, Larousse, Thèmes et textes, 1976.

IV *L'Œuvre de Stendhal,* 2 vol., Livre Club Diderot, 1975.

V *Lectures du réel,* Editions sociales, 1973.
Histoire littéraire de la France, XIX^e^ siècle, première partie, 1789-1848, Editions sociales, 1973-1978 (co-direction avec Claude Duchet, et participation).

A paraître : *Naissance d'un romancier, le Wann-Chlore d'Honoré Balzac* (1822-1825).
De quel nom te nommer ? essai sur le pessimisme et la modernité.

En préparation : *Mais pourquoi vivre à Napanee ?* roman.

N.B. Cette liste n'est donnée ni à des fins publicitaires ni à des fins nombrilistes. Elle vise uniquement à signaler au lecteur que ce qui va suivre reprend et prolonge ce qui a été commencé ailleurs, sous d'autres formes, à propos d'autres problèmes. Elle vise à rappeler et si possible définir une cohérence, une continuité *dans l'interrogation.* Pour les *réponses,* en dépit des illusions qui persistent sur l'existence de bibles (y compris dans le domaine de la critique), elles sont de la seule responsabilité des *lecteurs.*

A eux, à partir des textes risqués, de jouer et de *travailler.*

80
27

PIERRE BARBÉRIS

LE PRINCE ET LE MARCHAND

Idéologiques : la littérature, l'histoire

Fayard

DL-18-03-1980-06859

© Librairie Arthème Fayard, 1980.

Ce livre ne doit rien, dès ses plus lointaines origines, qu'à une réflexion parfaitement solitaire, voire à contre-courant, sur la littérature, l'Histoire, l'idéologie. Il est né il y a longtemps (mais il fallait les armes et les moyens d'aujourd'hui, ce que j'ai voulu et pu devenir) de révoltes et scandales devant les mensonges et les incompétences de l'Ecole et de l'Université (de droite, mais peut-être surtout « démocratique »). Il s'est conforté, dans une liaison constante entre le métier et la vie, l'HISTOIRE vécue, pendant les années de Quatrième République, de Troisième force, de guerre froide et de guerres coloniales qui ont vu la grande trahison des partis et des syndicats « socialistes » faisant le sale travail que l'on sait. Il est reparti devant le spectacle révoltant, lamentable, du gauchisme et de son carnaval. Il ne peut aujourd'hui que se trouver de nouvelles raisons devant la honte giscardienne, le recentrage C.F.D.T., la marche (à nouveau « socialiste ») au consensus et à la croisade. Il s'est nourri de l'expérience capitale, de la déstalinisation de nos esprits et de la réinvention (au sens étymologique) du marxisme, qui n'a jamais été une théorie pour chefs de la Sûreté, ni pour gestionnaire de l'héritage « républicain » bourgeois, encore moins que permanents et décideurs sans culture et sans génie. Il doit beaucoup à une expérience politique et pédagogique et scientifique liées et accumulées. Il doit beaucoup, a posteriori (j'y tiens ; je n'ai jamais pris de train en marche), aux Mythologiques *de Claude Levi-Straus, (et il se voudrait une sorte d'*Idéologiques *aujourd'hui), qui a tenu à me dire son approbation dès* Balzac et le Mal du Siècle

de mon approche des configurations littéraires ; au grand article de Georges Duby Histoire sociale et Idéologie des Sociétés, *dans* Faire de l'histoire I, *ainsi qu'à ses* Trois Ordres, *dont je parlerai longuement ; au livre de mon camarade et ami Claude Prévost,* Idéologie et Littérature ; *au maître Louis Althusser ; à Lucien Goldman, qui ouvrit tant de chemins et dont je veux saluer la mémoire ; à Georges Lukacs qui, avec tout le marxisme, n'est-ce pas ? a radicalement cessé d'exister ; à mon rejet viscéral de toute une « nouvelle » critique si souvent bavarde, bricoleuse et anti-historique, envers honteux du vieux lansonisme qui s'accroche et s'obstine. Il se compose, évidemment et s'organise avec ce que j'ai essayé de faire par ailleurs sur Balzac, Stendhal, Chateaubriand et les problèmes que, de manière convergente, ils forcent à poser. Il doit enfin,* last but not least, *à Michel Morcrette, retrouvé après certaines lointaines années, et si proches, de Saint-Cloud, qui a eu l'idée (géniale !) de me demander de l'écrire.*

Et je dédie ce livre, très fraternellement, d'abord aux participants des séminaires de Saint-Cloud, de 1972 à aujourd'hui ; ensuite à tous ceux qui enseignent, comme on dit, et qui travaillent « le français » : ce livre se veut, fondamentalement et fièrement, le travail de l'un des leurs.

PREMIÈRE PARTIE

Positions et propositions

... il faudra choisir, étant entendu que ces choix seront larges et ouverts. Mais justement, sous peine de tomber dans l'éclectisme, il faut élaborer une théorie de cette ouverture.

Claude PRÉVOST

I.

Que faire ?

Voici, peut-être l'une des *figures,* et l'une des *structures* majeures de notre littérature occidentale : l'opposition entre le Prince, légitime, intellectuel, suicidaire et fou, maître et manipulateur du langage à défaut d'être désormais maître de soi, de l'HISTOIRE et du texte par raisonneur interposé, et le marchand, qui gouverne, organise, prévoit, rentabilise et soumet tout à la loi de l'utile, de la « raison » et du « progrès » (les siens). Entre eux, le peuple hésite, espérant parfois dans le Prince, voire le suivant dans des « émotions » sans lendemain, mais l'abandonnant et le laissant mourir, peuple immature qui n'a pas (encore ?) sa place dans le système de l'Histoire. Etre vrai et courir à sa perte comme le Prince, ou vivre et durer dans le faux mais dans l'efficace (?) comme le marchand, ses courtaulds de boutique et ses chiens de garde ? L'aristocratisme seul, pour ne pas être bourgeois ? Ou le plat ralliement seul pour échapper à l'enfer héroïque ? Et nulle part la classe pensante ne devenant *un autre* peuple que celui, manipulé et mineur du vieux Tiers-Etat, ou celui sordidement consommateur et client des vieilles relations féodales, de Bray-le-Haut chez Stendhal au *Gattopardo* de Lampedusa. Toute la modernité est là, *dite non par les historiens mais par les écrivains.* Le Prince, héros de l'intelligence et de la race naturelle, héros du droit, est désormais un prince dépossédé, exclu, condamné à la lucidité et au discours, incapable d'action mais leveur de masques et souvent d'abord du sien propre, mais pas au sens où le chevalier mystérieux, dans les romans bien pensants du héros moyen, dévoile son identité à la fin du tournoi victorieux.

L'homme en noir, l'homme sans épée, l'homme de plume traîne son deuil sur les remparts et dans les salles, fait le bouffon : c'est que le Roi n'est plus là, le Père. Et le roi de fait, l'usurpateur, n'est plus le garant et le signe de l'ordre du monde, le recours, le donneur de sens. Le roi se cache, d'ailleurs, et nul ne sait vraiment ce qui se dit et se passe dans ce lieu secret où il fait sa politique avec ses ministres et ses policiers. Et le roi est seul, nu, malheureux, ne pouvant trouver à s'accomplir dans l'exercice d'un pouvoir truqué. Dès lors, le roi ne gouverne plus réellement. Il joue à régner. Il tire de petites ficelles. Il n'émet aucune lumière. Pour lui, cependant, d'autres surveillent et punissent. La fatalité, le secret s'installent ainsi partout, s'embusquent dans cette modernité qui devait être liberté : c'est ce qu'on avait appris à Wittenberg ; c'est ce qu'on avait appris à l'école de la Révolution française. De Polonius au Corentin de Balzac, en passant par la police politique du *Misanthrope* et de *Tartuffe,* l'humanité « libre » est sous surveillance constante et le soupçon s'installe au cœur du monde. Le héros authentique n'a plus qu'à ne plus être là, à s'en aller. De foucades en dépressions, de fuites en agressions, de logorrhées en aphasies, il découvre et fait découvrir l'impossibilité de vivre non vaguement « sur la terre », mais, dit Hamlet, « *in this time* », et Molière « en ce temps où nous sommes ». La faute à qui cependant ? A la Cour ? Au seul cirque néo-monarchique ? Mais, de l'autre côté de la Révolution définitivement anti-Ancien Régime, voici le nouveau misanthrope, l'enfant du siècle, le misanthrope *jeune,* insiste Stendhal qui découvre à nouveau ceci : bien que, par exemple, polytechnicien, la vie est impossible sans compromission avec les marchands qui, désormais, habitent la Chaussée-d'Antin. Ce n'était donc pas le roi ? C'est la machine à vapeur, reine du monde, mais pas dans n'importe quel monde, et surtout pas dans le monde de la seule science et de la seule vérité. Dans le monde régi par la loi marchande. Ce qui fait que la machine à vapeur est une autre machine à vapeur. Hamlet, Alceste, alors, se réincarnent, bien entendu se byronisent, et promènent à nouveau leur regard sur les choses, le pouvoir, les hommes, les femmes, souvent complices et inductrices du faux parce qu'elles ont été les premières victimes. Le Prince ne saurait être père, comme son père le Roi l'avait été, ni, bien sûr, comme l'est le Marchand qui mitonne son patrimoine : *why shouldst thou be a*

breeder of sinners ? demandait Hamlet. Et Chateaubriand ; après la douleur de naître je n'en connais pas de pire que de donner naissance à un homme. Orphelin, le Prince sera sans postérité pour l'état civil. Que faire, dès lors, que faire de soi ? Vivre c'est mourir. Mourir c'est vivre. Selon quoi réussir et s'accomplir ? Dans quelles perspectives ? Avec quelles complicités ? Seule la guillotine ne s'achète pas. Nulle révolution, finalement, ne vaut d'être vécue et le héros meurt en vue du mont Kalos avant de débarquer, comme tout le monde, sur la terre de Grèce. Déjà, Hamlet enviait Fortinbras de croire à son entreprise. Le Pacte avec le diable, un moment, pourra faire illusion : mais, de Faust au Raphaël de *La Peau de chagrin,* le diable revient toujours pour se faire payer, et le Pacte, jamais résolutif, ne dit que la terrible prégnance du dilemme : vivre comme eux, ou mourir comme soi. Mais ce mourir est vivre puisqu'il se fait signe littéraire, fable, livre, et le Prince, déjà, écrivait en secret, enfermant son écriture, qui n'avait rien à voir avec celle des contrats, des rapports, des journaux. Le Prince ne pouvait écrire que des livres blancs que les marchands n'achèteraient jamais. D'où l'avatar suprême du Prince contre le Marchand : l'écrivain, l'homme des hiéroglyphes et des crypogrammes, l'homme des arcanes, l'homme du cabinet de *Dominique.* Le jour même où meurt et disparaît le Prince en tant que jeune homme, devenant Léon ou Frédéric Moreau, naît un autre Prince qui dit le ralliement de Homais à Guizot, l'enfermement du mendiant-poète et l'entrée de la petite Berthe à l'usine. Tournant le dos à tout ouvriérisme, la littérature fait entrer dans l'Histoire un peuple nouveau, bien différent de celui qui, autrefois, venait heurter aux portes du palais. Le Prince est définitivement devenu ce qu'il portait en lui : l'intellectuel, à qui il ne reste plus que ce mince travail : ne pas demeurer seul, et ancrer sa noblesse dans un nouveau royaume. Pas facile ? Certes. Et l'HISTOIRE (bien entendu, aussi, l'Histoire) s'est mise à dérailler, à ne plus chanter droit. Mais le Marchand reste le Marchand, le Prince reste le Prince, la situation reste la même. La modernité reste le piège. En faudrait-il désespérer ? Ce sera, beaucoup, l'objet de ce livre, avec cette arme qui ne s'est pas émoussée : sans le Prince et son écriture, les historiens, qui sont toujours en retard parce qu'ils écrivent toujours *après*, auraient depuis longtemps sacré le Marchand. Mais est-il interdit à l'Histoire d'être une écriture ?

La bataille critique est aujourd'hui nettement circonscrite entre trois « camps ».

1. La critique de *type universitaire, érudite,* imbattable sur les entours du texte, sur ses états successifs, sur ses « sources » (sans que la critique de cette notion soit cependant même timidement envisagée), mais absolument aveugle et sourde au texte lui-même en tant que scandale et réalité, toujours discoureuse et circumnavigante comme au temps de Peguy, prétendant à une sorte d'objectivité au-dessus des querelles, des méthodes et des idéologies, sereine mais fade, sérieuse et précise mais sans grandes conséquences autres que d'information : cette critique-là *continue.* Elle a survécu, avec ses tares, mais aussi avec ses vertus qu'il suffit (!) d'intégrer et de dépasser, à la tornade de la nouvelle critique, des sciences humaines et de la contestation institutionnelle de 1968. Elle continue à ne rien comprendre à ce qui se passe autour d'elle. On en trouve un excellent exemple, regrettable dans sa monumentalité même, dans de nombreuses préfaces et introductions du nouveau *Balzac* de la Pleïade. Elle doit beaucoup au système de clientèle et d'influences qui découle du système de recrutement, de notation et de promotion des enseignants du Supérieur. Pour l'essentiel, disons que, incapable de problématiser ses analyses et propositions, elle accumule des matériaux d'une grande richesse dont elle ne fait rien et dont elle ne sait rien faire. Elle accumule les identifications qui ne changent rien à notre lecture du texte. Elle est le type même de la critique a-critique.

2. La critique de *type formaliste, structuraliste, sémiologiste,* etc. Elle a défriché, dans ses meilleures tentatives et dans ses premières effractions (Le *Racine* de Barthes) un terrain considérable. Elle a *amené* notre attention sur le texte, sur ses réseaux et systèmes de signes, sur sa spécificité. Mais elle s'est voulue radicalement an-historique, voire anti-historique ; elle a oscillé entre un néo-positivisme naïf (la scientificité littéraire, venue d'une certaine conception de la linguistique) et le fameux plaisir du texte. Elle s'est souvent doublée, du côté

des diverses coteries dont notamment *Tel Quel,* parfois *Poétique,* avec quelques regrettables prolongements dans *Littérature* et dans tel ou tel colloque, d'un sabir ou d'un terrorisme verbal qui l'a vite transformée en critique archiminoritaire, n'ayant aucun souci de démocratisation de progrès, nombriliste et copinarde, souvent épouvantablement parisienne et carriériste. Elle s'est voulue révolutionnaire, mais Pierre Bourdieu rappelle opportunément aujourd'hui que, concurremment avec « la bienséance universitaire [...] des commentateurs les plus scolaires des classiques aux sémiologues d'avant-garde », elle impose « une lecture formaliste de l'œuvre d'art qui, faisant du goût un des indices les plus sûrs de la vraie noblesse, ne peut concevoir qu'on le rapporte à autre chose que lui-même »[1]. Bref, le retour, verbeux, aux valeurs les plus idéalistes. L'effet retombe assez fortement aujourd'hui, encore que le plus souvent pour d'exécrables et très réactionnaires et obscurantistes raisons. Mais il en demeure un stock considérable de marchandises qui se vendent, des piles de titres qui prouvent que les services de marketing ont bien fait leur travail, et *Le Monde des livres* le sien. Nulle FNAC ne s'ouvre aujourd'hui sans piles toutes prêtes de Barthes et de Sollers. On est écrivain maudit et de la rupture comme on peut.

3. La critique que j'appellerai sérieuse, *la critique qui pense,* la critique *idéologique* qui s'attache à la lecture du sens à partir d'une interrogation constante sur le texte et l'HISTOIRE. Quelques grands livres l'ont fondée : *Roman des origines et Origines du roman,* de Marthe Robert, *Le Rouge et le Noir, un roman historique au présent* de Geneviève Mouillaud, *Mensonge romantique et Vérité romanesque* de René Girard, *Le Pacte autobiographique* de Philippe Lejeune, *Roman et Société* et *Personne et Personnage* de Michel Zeraffa, *La Pensée de Balzac* de Per Nykrog, *Lecture politique du Roman* de Jacques Leenhardt, *Figures* (parfois) de Gérard Genette, les grands textes de Roger Fayolle sur *Les Origines de nos opinions littéraires* et sur *La Critique.* A quoi il faut absolument ajouter d'importantes productions en entreprises malheureusement

1. *La Distinction, critique sociale du jugement,* p. 1.

encore fragmentées sous forme de micro-livres ou d'articles qui font attendre d'autres grands livres : Françoise Gaillard (sur Nerval, Stendhal, Balzac), Claude Duchet (sur Flaubert, le roman au XIX^e siècle et « la société du roman »), Jean Bellemin Noël (sur le rapport à la psychanalyse). Elle entretient souvent de fructueuses relations avec la critique précédente, qu'elle transforme, fortifie et féconde. Elle doit beaucoup à de prestigieux héritages : Lukacs, Adorno, Auerbach, Spitzer Goldman, Gramsci. Elle n'a guère l'honneur des gazettes. Elle a pourtant profondément renouvelé l'approche des textes littéraires et du fait littéraire. Elle est l'honneur de notre temps. Elle n'a pas toujours su, chez certains, éviter le jargon, l'élitisme, la nouvelle préciosité, mais ce ne sont là que broutilles à côté de l'acquis essentiel. Ce qui lui manque, parfois, c'est de n'avoir pas assumé courageusement la nécessité de l'HISTOIRE (y compris littéraire), de la connaissance et de la recherche du référent, bref quelques coquetteries du côté du formalisme et du pan-théoricisme. Mais là encore on comprend bien qu'il s'agit de la rançon des insupportables pesanteurs lansono-universitaires traditionnelles.

Où va se situer ce livre ? Poser la question c'est, compte tenu de ce qui précède, y répondre. Mais j'entends bien revendiquer et justifier une place à part : théorique, pratique, professionnelle, *politique*.

— Car voici l'aboutissement, provisoire et en mouvement, mais ferme, de trente années de travail sur les textes et sur la littérature. Non pas sur son *être*, qui n'existe pas, mais sur ses multiples pratiques qui seules, font problème, définissent et imposent les champs d'autres pratiques : genèses, productions, propositions, lectures, critiques et critique, enseignement, réappropriation secrète, naturalisation contrebandière des textes, etc. Qu'est-ce qui se joue ? Quel est l'enjeu au niveau des rapports textes-hommes, qu'ils soient auteurs, lecteurs (libres ou forcés), publics, élèves, abonnés, quêteurs de messages, assujettis de discours dominants, élaborateurs de contre-discours (provisoirement) dominés, destinataires passifs ou apprentis sorciers ? Qu'est-ce qui se passe, et pour quoi, et pourquoi ? Du fondamental et du grave ? Ou du frivole, de la « littérature » comme disaient les bourgeois à propos des romantiques, ou Garaudy

(mais oui !), au joli temps d'*Action,* à propos de ce malheureux Sartre ? Du fantasmatique irresponsable et gratuit ou sans importance ? Ou de l'essentiel, politique et idéologique ? Les pratiques de la littérature seraient-elles le lieu d'affrontements décisifs ? La bourgeoisie — frémissons ! — y risquerait et jouerait sa puissance, mais aussi on pourrait — ô avant-garde ! ô révolution par les mots ! — ne l'attaquer *que* là... Les pratiques de la littérature ne seraient-elles que le lieu d'un simple bavardage accessoire qui ne saurait, en conséquence, empêcher les gens sérieux de dormir et donc pourquoi tout ce foin sur la critique, sur les méthodes ? Toutes les shématisations sont piégées : *tout* ne se joue pas dans le littéraire, mais *beaucoup* s'y joue, ou peut-être plus exactement s'y *signifie,* et souvent pour la première fois. La littérature, *suffisant* champ clos de la lutte révolutionnaire ? La bourgeoisie, finalement, aime bien. La littérature, non lieu réel pour frelons et bavards ? Elle aime bien aussi. Voilà qui indique la méthode et la route : seulement, pour traiter correctement le problème, on ne saurait plus, aujourd'hui, s'en tirer par la simple érudition (connaissance externe des textes), ni par la simple admiration et révérence (appréhension intuitive interne des textes). Il faut expliquer et convaincre ; il faut être technique, ce qui implique la saisie de tout un difficilement saisissable, la conquête des *marges* du texte, un texte sans marges n'étant jamais un texte.

Ma réponse essaiera de porter sur un point précis, auquel on revient toujours depuis qu'avec Bonald [1] (qui ce jour-là, croyant les servir, a joué un bien sale tour aux tenants idéalistes de l'Ordre dans la politique et dans la culture) la littérature est devenue l'« expression de la société » : *le rapport de la littérature au réel,* rapport mimétique et « réaliste », mais aussi rapport d'intervention et de réaction, puisqu'on ne connaît les choses qu'à travers les textes, *tous les textes,* qui en parlent, étant bien entendu qu'il n'y a pas plus de réalité du réel que de réalité de la littérature, mais d'abord d'expé-

1. Bonald entendait jeter à la face des littéraires « modernes » l'exemple du XVIII[e] siècle : à siècle corrompu, littérature corrompue, ou corruptrice ; à siècle sain, littérature saine et « classique ». Ce sont les jeunes critiques littéraires du *Globe* et les saint-simoniens qui ont repris la formule et lui ont donné la portée matérialiste et progressive (et non plus punitive et moraliste) à laquelle Bonald n'avait pas pensé.

rience et pratique des relations qui les constituent l'un et l'autre. Il faut toujours en revenir à la grande image d'Althusser : il n'y a pas les classes, *puis* les luttes de classes ; il y a les luttes de classes, les conflits quotidiens et concrets qui forcent à repérer et définir les classes[2]. Or, ce rapport de la littérature au réel, il me semble, après tant de cours, séminaires, conférences, colloques, débats, livres, articles, discussions, reprises de vieux problèmes, découvertes de neufs (non dans un pur et simple mouvement intellectuel, mais sous la pression des événements : XX^e^ congrès du P.C.U.S. ; montée des sciences humaines, et, non sans troubles rapports, de la « nouvelle » critique, contestation de 68 et ses dégénérescences ; professionnalisation du gauchisme et de l'avant-gardisme ; enfoncée depuis si longtemps de toute une critique marxiste dans le néo-positivisme et dans l'idéologie progressisto-républicaine ; montée — dernièrement mais avec de profondes racines — du pessimisme et de son moralisme qui est toujours le même ; crise du système d'enseignement), qu'il peut être largement défini de la manière suivante :

la littérature des écrivains, les histoires qu'ils racontent anticipent souvent sur l'Histoire des historiens, et ne devient en conséquence réellement lisible que le jour où une nouvelle *Histoire, motivée et équipée différemment, autrement ancrée dans l'HISTOIRE, formalise et théorise ce qui, dans le texte littéraire, était avancée diffuse, mal contrôlée, aussi bien par l'écriture que par la lecture (c'est le fameux problème, si souvent faussé par certaine nouvelle critique, du réalisme des écrivains malgré eux), saisie et promotion du réel dans des réseaux fictionnels ou symboliques dont le caractère émotionnel ou plaisant pouvait dissimuler ou porter (peut-être plus exactement comme* tresser) *tout un* pouvoir *de connaissance. La littérature n'est donc ni ornement ni supplément (si l'on est méchant, on dira d'âme), mais avant-garde seulement à définir*

2. Augustin Thierry n'a découvert Saxons et Normands, conquis et conquérants en tant que réalités séparées, que le jour où il s'est dit, à propos de l'histoire d'Angleterre : « Il y a une conquête là-dessous. » Voir p. 173. De même, c'est le développement de nouvelles luttes de classes, plus claires, au plan historique comme au plan théorique, conséquences de l'industrialisation, qui a permis de commencer à décanter les « classes laborieuses » des « classes dangereuses », le prolétariat de la pègre et des bas-fonds. Jusque-là, les frontières étaient floues.

et situer si l'on entend ne pas tomber dans un avant-gardisme purement verbal.

Car les difficultés sont immenses, et les risques. Par exemple de doter ainsi la littérature de quelque pouvoir pur et miraculant, et de faire de ceux qui ont écrit (ou qui, selon la même retombée, choisissent *aujourd'hui* d'écrire ; mais pour qui écrivez-vous ? disait, n'est-ce pas, le vieux Mao) de nouveaux mages qui montent sur la tour. Ou encore de négliger l'éternel problème : pourquoi certaine littérature et certaines productions littéraires, ont-elles ce pouvoir d'avant-garde et de connaissance, et pas d'autres ? Peut-être faut-il éviter le mot *pouvoir,* ou ne l'employer qu'avec précaution ; peut-être vaut-il mieux parler d'*effets* de connaissance ? Il faut, en tout cas, aborder ces problèmes de manière non pas mécanique mais dialectique : l'écriture n'est pas *dépositaire,* tenancière, d'un sens anticipateur qui serait un jour découvert et donné à lire par les tenanciers ou les dépositaires d'une méthode enfin démystifiante et, eux, nouveaux *professeurs* valables ; plus simplement, et plus difficilement aussi, certaines écritures, certaines organisations fictionnelles et symboliques du réel, travaillant hors idéologie (et donc travaillant à une idéologie nouvelle), allant à l'incertain (et donc à un nouveau certain un jour, à de nouvelles clartés), recomposant les rapports, faisant aller ensemble ce qui n'y allait pas, faisant diverger ce qui convergeait, font apparaître de manière plus ou moins claire ce que les saint-simoniens appelaient « de nouvelles combinaisons » (ici de sens), qui, toujours, ajoutaient-ils, correspondent à de nouveaux rapports de forces sociales et d'intérêts. Je dirai ici plutôt les *signalent,* avant que de nouvelles écritures constituées (littéraires ou non) en aient eu la moindre idée.

Ce livre sera un livre d'humeur parce qu'il est un livre d'interrogation sur l'essentiel. Et sans doute il déplaira du côté du « bon sens », où on le jugera trop compliqué, jargonnant, trop « actuel », et destiné à vieillir (et eux, alors, qui sont nés vieux !), et du côté de l'avant-garde et de l'« élite », née plus ou moins de 68, où on le jugera trop simple, simpliste, se préoccupant de broutilles comme l'enseignement, la crise du français, les besoins des gens, les grandes idées simples qui ne vont jamais de soi. Les uns n'aimeront pas que je théorise, ou

que je mette en cause. Les autres que je ne maniérise pas et que j'essaie, lorsqu'il le faut, d'être carré. Qu'y faire ? Que faire ? Le bon sens, dans lequel on ne peut rien, s'est fait restrictif et poujadiste. L'avant-garde, sans laquelle on n'avance pas, a oublié que sans troupes elle n'était que parade de cirque et discours autocomplaisant. Cela *aussi* fait partie de notre réel. Et j'en tiens compte : d'une part, les gens ont à résoudre des problèmes graves et simples ; d'autre part ces problèmes sont difficiles, du fait de leur nature, du fait de la non-préparation à les aborder, du fait de l'épaisse enveloppe de mystification qui les entoure. Chacun à leur manière, les gens de *Littérature,* de *Poétique* et de *Tel Quel,* d'une part, avec leur ésotérisme, leur petit doigt levé pour la tasse de thé idéologique, leur sabir, leur critique qui en vient souvent à ne plus moudre que de l'air et des mots faute de s'accrocher au réel et de le *reconnaître,* leur vertigineuse autosatisfaction ; de l'autre les aveugles de l'érudition « sérieuse » et les nostalgiques des anciennes classes de lettres veulent ignorer dans quel pays ils vivent. Ils ne connaissent que leur propre, leur petit canton, là où l'on se comprend entre soi et là, souvent, où l'on partage les mêmes intérêts, constitue les mêmes groupes de pression, jubile dans les mêmes habitudes. Tout cela, comme tout, toujours, a pu avoir un sens et même du caractère : l'exigence théorique qui ne supportait pas le coton mou de l'Université traditionnelle et, chez quelques-uns de bonne foi, (car j'élimine les fascistes, les réactionnaires banals, les poujadistes dont la place serait plutôt au *Parisien libéré,* avec M. Guy Bayet), le refus du clinquant, du verbal, de l'effronté, le refus des gadgets ; oui, des deux parts, et sans chercher la moindre union sacrée qui n'aurait aucun sens, mais en cherchant l'explication de certains fourvoiements, de certains gaspillages, et, à partir d'un certain moment, très vite, de certaines tricheries et de certains replis sur des positions protégées, il y a signe de malaise et de besoin de dépassement. Je sais que l'on ne dépasse bien les contradictions qu'en allant de l'avant, non en bâtissant des gués, en élaborant des solutions moyennes ; non, il faut que la maladie se crache et transpire ; il faut que ça sorte ; il faut aller au bout et dans ce domaine moins que dans tout autre peut-être la France n'a nul besoin d'être gouvernée au centre. Mais aller au bout, assumer la contradiction et y travailler ne signifie pas nécessairement s'isoler, et aimer son isolement.

Il faut revenir au monde. Et l'un des moyens, c'est, souvent, de parler son langage, de parler le langage de ceux qui y sont enfermés, qui n'ont pas encore idée qu'il puisse être autre. Il faut se bagarrer, entrer dans la problématique des gens tels qu'ils la vivent, ne se draper ni dans un « sérieux » qui laisse froid la masse des lecteurs concernés, les exclut et leur signifie que là où on écrit et on lit ils ne sont pas chez eux, ni dans un « rare » qui produit exactement le même effet. *Quel est le langage qui n'exclut pas ?* Quelle est la manière de poser les questions qui n'exclut pas ? Tel sera, finalement, l'objet de ce qui suit. Comme on le voit, sans doute, et, comme je le répète, les problèmes de langage sont bien, à un certain niveau, des problèmes de fond.

2.

Imaginaire théorique, théorique imaginaire

— I —

Idéologiques : c'est-à-dire lecture (et, non lectures [1]), déchiffrage de l'imaginaire théorique et du théorique imaginaire du passé. *Imaginaire théorique* : imaginaire largement produit par le théorique ; ce qui s'imagine purement imaginaire mais se trouve en fait pénétré et structuré par la théorie constituée du monde. *Théorique imaginaire* : imaginaire qui produit ou peut produire de la nouvelle théorie ; ce qu'on imagine uniquement imaginaire, fantaisie, rêverie, bizarrerie, mais qui élabore en fait une nouvelle théorie du monde et détruit les théories constituées. Dans le premier cas : littérature ! mais rassurons-nous. Dans le second, en revanche : attention, littérature !

1. J'éprouve le besoin de préciser le sens, ici, de *lecture :* non pas pluralisme, éclectisme, à la limite n'importe quoi, pourvu que ce ne soit pas du monobloc, du dogmatique, de l'à-apprendre. C'est le sens lamentable du mot depuis que quelques zozos ont entrepris, parfois sous le couvert de la Révolution mondiale évidemment, de réhabiliter et réintroniser l'impressionnisme et le « goût », la gustation. Parmi les lectures possibles, il y en a toujours une plus large, plus intégratrice d'éléments multiples que les autres. Les « lectures » qui ne sont que des points de vue parcellisants, arbitraires, ont pu jouer un rôle dans le travail de casse nécessaire du vieux dogmatisme scolaire et universitaire du sens ; mais leur gratuité, leur arbitraire le plus souvent hyper-érotisant ou hyper-thématisant ou hyper-formalisant, outre qu'ils ont

— II —

Mais aussi, *Idéologiques* : proposition d'idées, travail à une idéologie, essai pour cerner, rendre cohérente (sans la fermer), dynamiser une vision des choses, une pratique du réel et ses conséquences. Si l'on veut : proposer une idéologie du littéraire et du culturel, au sens d'assumer une prise de parti qui naît chaque jour, se renforce, se transforme, avance, mais se refuse à la clôture de l'HISTOIRE, qui ne se clôt jamais que chez les naïfs, les menteurs et les truqueurs. Oui, *Idéologiques* : travail d'idées, idées au travail et en travail. Encore faut-il en avoir. Le titre très exactement contraire serait *Neutralités,* ou *Non lieux,* ou *Non sens.* Je m'explique.

Nos visions des choses, et nos opinions, et nos pratiques, viennent de notre expérience multiple, inseccable : l'HISTOIRE et la politique dans lesquelles nous avons vécu, à quoi nous avons travaillé ; les grandes images du réel qui restent et travaillent en nous ; les souvenirs et les projets que nul ni rien ne fera taire, si l'on veut bien soi-même les laisser parler, les faire parler, leur donner à dire ; les textes qui ont constitué et constituent la trame de notre culture, ce à quoi nous avons réagi, ce que nous avons lu et contre-lu, dans le fil même et dans le cours de cette même HISTOIRE et politique. Ce qui constitue un premier point, évident : on ne sépare pas une réflexion sur les textes, (comme objets, outils d'un métier, d'une activité quotidienne) d'une réflexion sur « le reste », notamment la politique en tant que problématique et expérience, profonde et précise, d'une HISTOIRE en train de se vivre et de se faire. Les libéraux bourgeois, en leur jeunesse idéologique, quand ils n'avaient encore peur de rien, quand ils ne voyaient pas encore les conséquences pos-

été l'un des moyens les plus subtilement hypocrites de déshistoriser les textes, ont eu, aussi, pour conséquence de fournir des arguments à des Picard, à des René Pommier, tenants du sens en béton, du sens établi par les textes et par le passé (qui, n'est-ce pas, avait si bien compris Shakespeare et Baudelaire ?), du sens *déposé* dans les textes et dans le consensus et les protocoles de lecture établis. Les lectures plurielles ou ludiques, à partir du moment où elles cessent de signifier le refus du sens autoritaire et policier des textes, à partir du moment où elles réintroduisent simplement la poussière des sens au lieu de rendre possible de nouvelles synthèses, ne sont que jeux pervers et irresponsables. Ce sont les nouvelles lectures *libérales.*

sibles de leur « progressisme », et ce qu'il allait risquer de mettre en cause et à mal, un Augustin Thierry, un Thiers, même un Michelet (qui fut pourtant, de plus bonne heure, le plus tricheur avec son soleil de Juillet) ne craignaient nullement de dire *de quel lieu* ils parlaient, à partir de quelles prémices politiques, sociales, historiques, ils entreprenaient de *parler* Histoire, littérature, philosophie. Ils n'hésitaient pas à dire : pour parler de la Révolution française ou des révolutions anglaises, je me place du point de vue le plus riche (intellectuellement), et le plus légitime (politiquement et socialement), le point de vue du Tiers Etat, le point de vue des fils de la Révolution, le point de vue de ceux qui sont en lutte avec Villèle et la réaction obscurantiste depuis 1815, le point de vue de classe. Partiaux, partisans, ils étaient dans le vrai parce que leur prise de parti était celle qui ouvrait les perspectives les plus larges, les plus compréhensives sur la réalité moderne ; les ultras, eux, étaient obligés de truquer ; ils ne pouvaient se permettre une vision réellement large des choses. Ils parlaient de bon sens et de nature. Les jeunes libéraux ne craignaient pas, eux, de parler situations de forces, et d'en partir : nous sommes les descendants des conquis ; nous avons à notre tour conquis la liberté en 1789 ; nous continuons à lutter pour elle ; nous sommes à la pointe d'un combat qui reprend, et c'est pour cela que nous y voyons plus clair que les autres, et pas seulement parce que nous avons du génie ou je ne sais quoi d'autre. En conséquence, jamais un Guizot, un Thierry, un Thiers, jamais le Michelet du *Discours sur Vico* en 1827 n'auraient imaginé que l'on puisse s'occuper de littérature, d'Histoire, de philosophie en excluant tout point de vue politique, tout point de vue de classe. Depuis, cependant, que tant de choses ont changé pour la bourgeoisie de ces jeunes hommes, depuis que ce n'est plus elle qui est à la pointe du combat pour la liberté et pour les libertés, depuis qu'elle n'est plus porteuse que des valeurs du profit, depuis que c'est elle, malgré les actuelles basses eaux dont j'aurai à reparler, qui est devenue l'assiégée, celle qui est mise en cause, on a vu se constituer et fleurir le discours exactement inverse dans la culture officielle (du moins lorsqu'elle s'occupe de la France, de l'Europe ; s'il s'agit d'ethnologie, on ne voit pas très bien pourquoi on serait aussi exigeant ; là, le lien entre les mythes, la société, la politique ne présentent pas de grands dangers ; donc

on laisse faire), et c'est ailleurs, que se fait réentendre le discours que tenaient les jeunes libéraux non encore « avancés » au sens replâtreur de *Démocratie française* (le libéralisme moderne, le libéralisme du seul fric étant retardataire, il convient de le faire sortir de ce mauvais pas, de lui rechampir un avenir et si possible une pugnacité idéologique ; mais là... le ton très Marie Chantal à Sciences Po du livre de Giscard d'Estaing, son sirop et ses truquages, son langage fade, ne ressembleront *jamais* à ce qu'on pouvait lire au XIX^e^ siècle dans les grands livres des ancêtres) : cet ailleurs, ce nouveau lieu d'où l'on parle sans crainte (tout au contraire : avec enthousiasme parce que c'est l'un des éléments de la lucidité et de la pertinence) luttes de classe, culture, idéologie, vie quotidienne, c'est (une fois encore : les basses eaux actuelles et la barbouille de quelques-uns dans la vase ne doivent pas occulter le long terme et le profond), oui c'est, incontestablement, le marxisme *et* les forces qu'à la fois il exprime et contribue à armer et façonner. Par conséquent, la couleur est ici annoncée.

Idéologiques, c'est la prise en main, volontaire et lucide de quelques idées qui sont des instruments de lecture ; c'est leur forgeage et leur affinement ; à la fois elles viennent de quelque part où nous les avons reçues, trouvées, prises ; et elles viennent de nous, elles viendront de nous qui les perfectionnons et les perfectionnerons. Le réel les vérifie mais aussi force à les modifier, à les mieux adapter, à en inventer de nouvelles.

Idéologiques, ce sont ces idées-là au travail, et une entreprise bien isolée aujourd'hui sans doute, où le goût du jour est à la démission, au repli (dans la foulée des nouveaux philosophes et d'Alfred Grosser) sur les positions, pas si mal que ça finalement, de nos braves sociétés dites pluralistes dans lesquelles il y aura quand même quelques places, vous verrez, et après tout il faut vivre et on ne vit qu'une fois. Une entreprise à contre-courant des démobilisations qui ont suivi, naturellement, les hypermobilisations des années post-soixante-huitardes. Mais une entreprise, je tiens à le dire, dans le plein courant d'une vie qui ne regrette rien, mais qui a appris la valeur et le sens de certains grincements, la stupidité de certains rose bonbon, le caractère spontanément, automatiquement endormisseurs de certains appareils et des langages d'appareils, (étant bien entendu cependant que sans appareils on ne fait rien). Il faut donc trouver un nouveau mode de fonctionnement des appa-

reils, et dans le plein courant (si l'on sait lire au travers des obscurités), non pas d'un quelconque fleuve de l'Histoire, nécessairement fournisseur, un jour et par échouage sur les berges, courbes et bénies de l'avenir, de vérités attendues, mais de la seule lutte possible pour les libertés. Un régime qui casse les usines, met son peuple au chômage au profit des multinationales, vit du trafic d'armes, brade la culture, vide nos poches, ment chaque jour et assure de plus en plus férocement la dictature douce du fric, *ne peut pas,* ne peut absolument pas fournir à cette lutte pour les libertés, des orientations, des valeurs, des repères, des motivations, des raisons de vivre. C'est de cette idée qu'il faut partir. C'est le roc.

D'où *idéologiques* : tout se tient, et tout avance, selon l'expression de Politzer, une des formules fondamentales de la dialectique qui permet de faire travailler le matérialisme sans en rester nécessairement à sa première forme, mécanisante, des Lumières et du positivisme. Et je voudrais que ce travail contribue, outre à montrer comment *se tiennent* tant de choses, comment aussi elles ont *avancé,* transformé le monde, se transformant elles-mêmes, comment il n'est nullement fatal de s'enfermer dans le nouveau pessimisme. Et cette contribution je la voudrais d'abord *méthodologique.* C'est ainsi, au fond, que s'y sont toujours pris les grands devanciers : avant de parler morale et valeurs, ils ont analysé, expliqué, montré la voie d'un sens plus riche et plus complet. La morale sortait naturellement de leur méthode : morale de Descartes, morale de Fontenelle, morale de Montesquieu, morale de Marx. Qui commence par la morale a toutes chances d'être finalement un imposteur. D'où le choix du terrain : la lecture, l'effort pour prouver qu'on peut mieux lire.

Idéologiques : je me risque à parler un autre langage que celui de la désespérance, qui conduit toujours les gens au râtelier de l'Ordre, fût-ce en passant par les dînettes provisoires du gauchisme et de la sociale démocratie. Il me reste à articuler le point I sur le point II.

Idéologiques : les formations sociales et culturelles du passé, celles qui sont ou devraient être objets d'études, fonctionnaient, marchaient (comme on marche au super, comme chez l'Althusser des *Appareils idéologiques d'Etat,* on marche à l'idéologie, pas seulement à la répression directe) à une théorie qui passait dans l'imaginaire, qui cessait d'y apparaître comme théorie, qui

y fonctionnait selon des modes particuliers mais demeurait quand même cette théorie, y innervait tout, y établissait déjà, contre certaines menaces nouvelles, de premiers cordons sanitaires. Espèce de S.M.I.C. idéologique, en dessous duquel il y avait risque d'effondrement politique, impossibilité de vivre (et d'enseigner), cette théorie dans l'imaginaire est assez bien illustrée par l'exemple libéral du XIX^e siècle : les plus verbeux, les plus avancés des « progressistes » romantiques et post-romantiques sont, en fait, pénétrés de l'idée libérale de la vie : libre entreprise ; récompense du mérite par le profit ; pouvoir des couches moyennes et des intellectuels ; scientisme à lui seul libérateur et sans qu'il soit besoin de toucher aux structures sociales existantes et fixées une fois pour toutes par la Révolution française en ce qu'elle a eu de meilleur ; emballage nationaliste épais de l'idée que la France est la terre de liberté, à l'extrême pointe — Michelet l'a dit en toutes lettres — de cet épais continent asiatico-européen, lourd de nature et de tyrannie, qui s'affine peu à peu en liberté à mesure qu'on s'approche de Paris, et pourquoi pas de la pointe du Raz ; anti-américanisme « humaniste » sommaire, et pourvoyeur (au travers de certaines lucidités) de fausses fenêtres confortables ; parallèlement, admiration pour la grande démocratie d'outre-atlantique qui a eu la chance, elle, de pouvoir ignorer le cauchemar de ces maudites luttes de classes qui nous viennent de notre passé conflictuel aristocratie-bourgeoisie, et comment voulez-vous qu'on évite ici bourgeoisie-prolétariat, tandis que là-bas... Si le grand Hugo a bien écrit ce que je pense qu'il a écrit en écrivant, en 1848 :

L'ordre et la paix que trouble un parti téméraire,

s'il a bien visé les « socialistes », les ouvriers parisiens ; s'il a ainsi préparé, qu'il l'ait voulu ou non, les fusillades de Juin ; si le grand Michelet a bien écrit, et là il ne saurait y avoir ni doute ni équivoque : « Philosophes, socialistes, politiques, tous semblent d'accord aujourd'hui pour amoindrir dans le peuple l'idée de la France » ; s'il a bien ajouté (mais ce texte devait disparaître de la seconde édition du livre !) : « Hommes de réflexion et d'études, artistes, écrivains, nous avons un devoir saint et sacré envers le peuple. C'est de laisser là nos

tristes paradoxes, nos jeux d'esprit, qui n'ont pas peu aidé les politiques à lui cacher la France, à lui en obscurcir l'idée, à lui faire mépriser sa patrie[1] » ; s'il a bien dénoncé Balzac et George Sand ; s'il a bien pensé que ce n'était pas la prolétarisation du peuple qui le faisait désormais, malgré les traditions et souvenirs de 1789-1793, camper dans sa patrie qu'il ne gouvernait plus mais simplement les jeux des intellectuels ; s'il a parlé comme la propagande de Pétain en 1940[2] ou comme celle de Brejnev avec sa littérature « antisoviétique » ; s'il a parlé un langage objectivement de droite ; s'il a accusé les canuts lyonnais d'être pire que les lazzaroni de Naples, le grand Michelet, malgré tout son démocratisme phraseur et visionnaire, mais jamais scientifique ni sérieux, jamais réellement connaisseur du réel tel qu'il est *désormais* à son époque, le grand Michelet a parlé comme Guizot, comme tous les tenants de l'Ordre moral et des « saines doctrines ». Le théorique dans l'imaginaire, dans l'écriture est là explicite, patent, immanent. Il importe de l'aller détecter. Quels monstres hantent la conscience libérale et républicaine la plus haute ? Et quels spectres (là, Marx ne croyait vraiment pas si bien dire) cette « Europe ? » Libéraux, poussant où croyant vouloir pousser le libéralisme là où il ne voulait pas aller, ces hommes ont, à coups d'images, tressé le cercle idéologique dans lequel la république bourgeoise, une fois éliminés les vieux réactionnaires compromettants, a su enfermer les Français. On nous a fait admirer leur imagination, leur don de vision et d'expression, leur poésie : comment s'en étonner ? ils avaient suffisamment inquiété jésuites, provinciaux et ruraux (la « banlieue » des *Misérables,* celle qui tue Gavroche) pour être caution bourgeoise des Soarès et des Mitterrands d'alors : pas de brèche, déjà, sur le flanc sud de l'alliance, pas de danger de cubanisation, la liberté dans le cadre du capitalisme et les yeux fixés non plus sur la ligne bleue des Vosges mais sur l'autre ligne, la rouge, derrière laquelle grouillent Asiates et barbares. Je reviendrai sur ces problèmes qui, à ma connaissance, n'ont guère été abordés, et pour cause. Je les prends ici comme exemple de ce que peut être la structuration d'un imaginaire et d'une écriture lit-

1. *Le Peuple.*
2. Les Français lisaient trop Gide, Mauriac, quelques autres.

téraire par toute une théorie qui leur semble étrangère et à la place de laquelle on nous a tant appris à voir le génie, la sensibilité, le don de voir, les gouffres, la lumière de l'esprit et du verbe.

Idéologiques, ce sera donc le pistage, dans les textes et les écritures de la « liberté » et de la « libération », de ce qui n'ose plus toujours, à partir d'une certaine date, se présenter en tant que théorie organisée et directement assumable d'un Ordre qui a compris que le « progrès » est sa seule chance. Se trouveront peut-être alors vérifiées et enrichies certaines des plus fortes (mais souvent aventureuses) propositions de Lukács sur le romantisme révolutionnaire. L'écriture et les textes libéraux et néo-libéraux, sauf à tomber dans un gauchisme compensatoire, (ce qui leur arrive souvent, le libertaire servant contre l'idée non tant de l'Etat *actuel* que d'un *autre* Etat : alors, à bas le « productivisme » au nom de l'épanouissement de la vie) se sont voulus textes et écritures trans-idéologiques, accomplissant par le pardon et la fraternité *l'universel* et *l'humain.* A nous d'essayer de prouver le contraire, étant bien entendu que ce qui sera donné à lire ce ne seront pas seulement les textes mais souvent leurs lectures (justement !) officielles, en fait leur non-lecture, inséparable (et ici on passe de l'autre côté des choses et des textes) du refus d'y voir tout ce qu'ils contiennent et disent et qui, inversant le processus de subjectivisation du théorique constitué, donnait déjà une dimension objective, par l'écriture, par la publication, par le viol des mots, par leur torsion, à de nouveaux usages et effets, à un subjectif qui ne pouvait jamais ne pas être au moins un peu de signification néo-théorique, à un imaginaire qui, se présentant et fonctionnant comme un double du théorique, comme son travestissement et sa dissimulation, disait déjà l'insuffisance de ce théorique à convaincre les hommes. Mais qu'est-ce lorsqu'on passe aux antitextes, aux autres textes, parfaitement hétérogènes, eux, par exemple, à la cohérence libérale ? Là commence la mise en place d'une théorie radicalement nouvelle. Là, décidément, on n'est plus dans la grande réconciliation, dans l'abîme qui rassure. Le héros fou ; le prince intellectuel ; le paria de l'esprit ; le don-quichotisme démocratisé devenant phénomène de masses ; le suicidaire ; la sécession d'avec la mère, figure victime et bourreau de l'Ordre ; la sécession subséquente avec la femme et la féminité ; l'autocastration pour ne pas être

complice des genèses et transmissions coupables ; la contrebande au niveau de l'écrit, l'écriture de la folie, de la solitude et du refus ; l'écriture secrète et pour personne sinon pour des hommes qui ne sont pas là ou qui ne sont pas nés ; la peine de mort qui ne s'achète pas ; le désir encore et toujours quand même d'écrire et de se raconter, de prendre à témoin, de demander un jugement au siècle et aux siècles ; la découverte et le dit de tout le faisandé et de tout le détourné du « progrès » ; l'irresponsabilité responsable ; l'appel à de nouvelles communautés ; la liquidation de grands mythes positifs comme l'ascension province-Paris ou comme le sacre des nouveaux rois ; la fermeture de l'espace, la désertification de tout, la transformation des rencontres en ballets de l'esquive et de l'erreur ou de la fuite ; les conversations impossibles ou qui n'en sont plus ; les mots qui ne se trouvent pas ; le délire opposé aux sagesses d'Etat ; l'enfermement des héros, des fous et des vagabonds ; le mieux vaut mourir plutôt que le mieux vaut vivre, qui avait si longtemps été triomphe sur les vieilles forces de mort ; la découverte du positif de la mort face à la « vie » de ces gens-là ; Julien Sorel préférant la mort à la réussite possible ; Augustin, chez Fromentin, ne pouvant plus être Bianchon ; les libertins, de « chercheurs de trésors » devenant des bourgeois planifiant leurs débauches et tenant leur comptabilité ; Don Juan désormais chantant la mère Godichon [1] ; les bibelots s'abolissant sur les buffets Henri II et les situations devenant fausses dans les salons Louis-Philippe ; tout devenant masque, travesti, parodie, envers d'un positif et d'un plein d'hier ; la fuite et l'agression ; le délivré verbal et l'aphasie : on ne s'arrêterait pas de commencer d'établir la liste des *figures* symboliques et narratives qui, dans les textes, à partir d'un certain moment qui recommence toujours, puisqu'il est celui de toute ouverture des yeux naïfs sur un monde jusqu'alors cru innocent, à partir d'une coupure à la fois partout et nulle part entre une errance innocente originelle et perdue et un « établissement » moderne prenant de plus en plus figure de destin et de fatalité, détruisent la belle architecture des théories du « progrès », aussi bien que celles des états de choses anciens qui en avaient pris leur parti : le roman balzacien et ses mythes

1. « Chanter la mère Godichon » : faire la noce dans l'argot de certains bourgeois balzaciens aller chez sa maîtresse.

fonctionne aussi bien contre l'archaïsme nobiliaire que contre son contraire *et* héritier, le néo-féodalisme des pouvoirs bourgeois, et Hamlet, pour récuser les nouveaux rois à la Borgia, n'en est pas moins élève de Wittenberg, le fils des révoltes et transformations qui ont tué le Moyen Age. Seulement, il avait un père légitime héros, et il a maintenant un beau-père marchand, adultère, criminel et policier. Tout cet imaginaire nouveau, tout ce théâtre d'ombres se perd constamment en fuites et failles parce qu'il ne possède aucune structure généralisante, parce qu'il n'a aucun point de perspective sur aucun horizon, parce qu'il n'a pour public que cette fameuse « classe pensante » de Stendhal, que ces foules encore à imaginer ou à naître, n'ayant rien à voir avec celles qui se pressent et se presseront aux podiums d'Europe I. Et tout cet imaginaire nouveau est profondément *littéraire* puisque la littérature est son seul langage possible, puisque à ses yeux l'Histoire des historiographes, et bientôt aussi des historiens, n'est qu'au service des puissants, puisque l'Histoire est à écrire et récrire et puisque c'est justement la fonction des histoires. Tout cet imaginaire littéraire par ailleurs est profondément *bâtard* puisqu'il n'a plus d'ancêtres ou ne peut plus se reconnaître en eux. Tout cet imaginaire enfin est à la recherche d'une cohérence, se refuse à demeurer dans l'instant et dans l'éprouvé, mais ne peut échapper au tourbillonnement, au décentrage infini de lui-même qui ne tient à rien. Reste que, antithéorique en ceci qu'il s'oppose résolument aux théories officielles et enseignées, fussent-elles révolutionnaires ou révolutionnantes, théories de nouvelles formations sociales mais reprenant et englobant les vieux assujettissements du fils au père, de la femme à l'homme, du manuel à l'intellectuel (ou, mais il faut lire autrement, de l'intellectuel au manuel, de l'intellectuel libéré au manuel aliéné et mystifié, superstitieux ; voir les scènes d'ouvriers dans *Lorenzaccio*), cet imaginaire a nécessairement une dimension néo-théorique ; reste qu'il appelle des théorisations nouvelles, qu'il leur sert d'annonce et de soubassement, qu'il les rend souhaitables, possibles, et souvent y contribue. D'où la méfiance des pouvoirs vis-à-vis de *certaines* manifestations de l'imaginaire : celles qui ne disent pas « l'âme » des choses, leur essence, mais bien leurs contradictions, leur histoire, leur irrépressible mouvement, dans la douleur et dans la gêne, vers un encore et peut-être à jamais innommé. Qui disent bien surtout, le caractère provisoire, non

définitif, non résolutif de l'actuel, de l'immédiat, de ce qui enseigne et gouverne.

Idéologiques, ce sera donc aussi, mais avec l'arme de théories qui se sont formées depuis, (et qui pour cette raison — autre péril — se croient souvent tout permis et s'imaginent ne plus rien devoir à l'imaginaire, au littéraire), la lecture de cette espèce d'accumulation primitive, au niveau de l'imaginaire, des éléments d'une théorie nouvelle : de la misère naît une nouvelle philosophie, si l'on sait lire. Seulement, ici, attention à deux erreurs sur lesquelles il faudra souvent revenir.

Tout d'abord, il serait inexact d'établir une séparation tranchée, absolue, entre les deux imaginaires, (surtout entre les deux séries de textes imaginaires) : celui qui est occultement commandé par une théorie constituée et celui qui en élabore une. Ensuite il serait non moins faux d'aller s'imaginer que le nouveau théorique, une fois commencée sa formulation, puisse s'imaginer à jamais quitte et en sécurité vis-à-vis de l'imaginaire. Je m'explique.

A l'intérieur du théorique imaginaire, pugnace par l'imaginaire, il existe de très importants morceaux d'imaginaire théorique, de même que l'imaginaire théorique n'est jamais totalement indemne de références à des théorisations qui se voudraient clôturantes, et qui donc entendraient mettre fin à l'imaginaire, le déclasser, le déclarer désormais sans utilité. Chez Hugo, chez Michelet, il arrive que craque la construction néo-libérale, que le gouffre se mette à bruire pour autre chose que la consécration, en fin de compte, des valeurs et pratiques bourgeoises du mystère, du pardon et de la soumission à un ordre non à *faire* mais à *trouver.* Il arrive qu'il n'y ait plus de mots pour désigner certaines choses, comme la misère : s'il n'y a plus de mots, il faut en inventer, et l'effraction commencée là peut aller loin, les écrivains raisonnables, Hugo l'a dit un jour, étant la promesse d'électeurs sages. En d'autres termes, du réalisme critique est à l'œuvre, souvent, à l'intérieur d'œuvres massivement et naïvement progressistes sur le mode du romantisme révolutionnaire et de l'évangélisme du « progrès » ; de même Chateaubriand est plein de volontés et d'intention d'inscrire le mythe, le récit, l'écriture dans une théorie-carcan de la Terre, de la France, des Bourbons, de la Noblesse, du Christianisme : on sait assez comment en sort René-héros, et comment en sort *René*-texte, ou Rancé lorsqu'il devient le héros de la *Vie de*

Rancé. De même, encore et parallèlement, que de fois la tentation saint-simonienne s'est-elle présentée, au XIX^e^ siècle, pour prendre la place de l'angoisse d'écriture, de l'interrogation infinie ; mais la vie se vengeait vite, et le saint-simonisme retrouvait son statut d'idéologie un peu limitée au yeux de ceux qui aiment le réel : le Père Leuwen, chez Stendhal, l'oncle Van Buck chez Musset. On voyait alors les théories, qui avaient pu paraître une « chance » contre l'illusion libérale, devenir à leur tour de simples choses, de simples marchandises même à la grande foire des systèmes : « Il va bien, Vico ! » s'écrie un des libraires d'*Illusions perdues,* comme « Ça va très fort sur la salade en ce moment ! ». Mais ne négligeons pas ces fourvoiements : Dominique n'a peut-être vraiment commencé ou recommencé à aimer Madeleine que le jour où la preuve lui fut administrée par l'HISTOIRE que ses illusions quarante-huitardes et ses idées sur l'Etat n'étaient que du vent, au même titre désormais que ses premières poésies lamartiniennes. Il fallait cette tentation. Il faut la lire dans son échec, dans son long feu. De même, aujourd'hui, l'intrusion formelle de la thématique théorique marxiste *claire* dans le roman inspiré d'une vision marxiste dramatique de l'Histoire, engendre toujours la mort du littéraire, si le littéraire, si l'imaginaire ne se mettent pas à faire voir les trous de la théorie disponible, ayant réponse à tout : dans *La Semaine sainte,* le marxisme explique correctement la manufacture de La Rochefoucauld-Liancourt, les deux faces du philanthropisme, l'embrigadement des enfants arrachés au « vagabondage » et à l'oisiveté, le nonsens du face à face des Lys et du tricolore à la fois populaire et bourgeois. Mais fort heureusement le marxisme tel qu'il existe et se vend ne peut expliquer pourquoi Géricault, soldat qu'on avait habillé pour un autre destin, peindra *Le Radeau de la Méduse,* et si le marxisme, un moment, a sûrement fait avancer Aragon romancier, ici, c'est plus important, c'est Aragon romancier qui fait avancer le marxisme. Il n'est pas sûr que les marxistes l'aient compris, qui ont admiré sur commande et sans comprendre parce que le poète avait fait (voyez-vous, on n'a peur de rien) un roman historique. Aragon expose, en communiste à qui le communisme a appris quelque chose, qu'au moment où s'affrontent les étendards et se mobilisent les souvenirs et contre-souvenirs d'une révolution, une autre révolution, invisible, est à l'œuvre, « qu'on n'enseignera

pas de sitôt dans les écoles » ; et la suite vient très bien ; les machines transforment le monde et les hommes même ; alors, ces querelles et affrontements au sujet d'un homme qui est en train de commencer à moins exister... Parfait. Et voici explicitées des choses explicitables grâce à la théorie. Seulement, pourquoi, dans une Histoire immature, Aragon n'a pas fait, (pourquoi, plus subtilement peut-être, il a choisi un sujet qui lui interdisait de faire) de son héros un babouviste ou un saint-simonien ayant « compris » et ralliant le camp futur de toute révolution, voilà ce dont la théorie ne pouvait rendre compte. Géricault a entendu Augustin Thierry, jeune secrétaire de Saint-Simon, lui proposer une nouvelle lecture du monde ; il a entendu des babouvistes dire que les beaux Messieurs d'Arras qui demandaient de donner la terre aux paysans sans leur fournir les moyens de la cultiver, faisaient en fait de ces mêmes paysans les victimes désignées des usuriers, bientôt banquiers ; mais ni la nuit du Palais-Royal ni la nuit des arbrisseaux ne parlent, ne peuvent parler le langage clair d'une théorie nouvelle capable de rendre compte de tout, et par exemple des errements de la classe pensante. Alors le roman liquide le théorique résolutif, il en fait des éléments du décor d'une époque, des ombres qui passent, et l'on repart vers cet horizon obscur, mais par où passe quand même le progrès, puisque Géricault cesse d'être le fils d'un père qu'il renie et d'une mondanité qu'il rejette, puisqu'il prend ses pinceaux pour chercher la seule voie en avant possible. Une lecture marxiste de Robespierre et du jacobinisme bourgeois ? Une lecture enfin marxiste de la bohème, de l'esthétique, du romantisme ? Oui, le roman va plus loin que le marxisme constitué, avec ses continuelles anticipations historiques qui se recouvrent comme des tuiles, mais ascendantes, d'un toit. L'exemple serait à creuser encore, comme celui du saint-simonisme de Lucien Leuwen [1] : la vraie révolution, la vraie poussée, c'est

1. Allégué par le seul père, il est vrai, et, paraît-il, par quelques cancans parisiens, jamais par Lucien lui-même : moyen littéraire, narratif, de situer cette idéologie. Avec ouverture d'un sens intéressant possible : Lucien se dit aisément « républicain », mais on l'accuse d'être saint-simonien, comme si, obscurément mais intelligemment, pour l'idéologie dominante, le social, ou le pré-socialiste, était déjà « derrière » le politique de papa.

de payer ses dettes au lieu de faire une habile faillite balzacienne, et de s'en aller avec sa mère, là où il n'y a même plus de littérature et où les romans même cessent de s'écrire, où l'on range ses manuscrits, loin de l'œil de la police ; et la police, ici, ce n'est pas tant la police policière, la censure de Louis-Philippe, qui traquerait, en cas de publications, allusions et offenses : c'est l'esthétique, la police esthétique qui veut simplement que les romans (ou les pièces de théâtre) *finissent* et si possible de manière édifiante ou clairement signifiante[2]. Lucien et Bathilde mariés, ou encore Lucien et Bathilde mourant comme Tristan et Iseut, ou Lucien mourant sur quelque barricade ou au service de quelque révolution léchée, et la police était contente, les théories, toutes les théories finalement satisfaites. Stendhal, lui, nous laisse à théoriser l'impasse de son roman, son inachèvement même, son impossibilité du travail bien fait et du signe correctement bouclé. Il n'y aura pas, dans le plus beau roman de Stendhal, de « camarade Lucien Leuwen », et c'est tant mieux. Camarade, le héros l'est *autrement.* Non par des réponses à des objections, mais par des questions pertinentes.

Idéologiques, donc : non pas la répartition arbitraire des textes entre ceux qui reproduisent la théorie et ceux qui la produisent, mais le repérage, dans tous les textes, quitte à préciser ce qui s'y trouve majoritaire, de tous les processus de reproduction et de production, des rapports existants entre eux, de l'aide qu'ils s'apportent et des fardeaux ou entraves qu'ils s'infligent des bénéfices ou déficits engendrés. A la limite, ainsi, ne méritent le nom de textes et d'écriture que les productions signifiantes qui, fût-ce à la dernière minute, conjurent le risque de

2. *Semper,* c'est bien connu, *ad eventum festinet :* le problème n'est pas de s'attarder et complaire, mais bien de conclure, de s'en aller avec en poche une bonne leçon. Le vrai dénouement n'est pas ce qui arrive aux héros fictifs, mais bien que le spectateur réel quitte le théâtre ou le livre, la littérature (qui ne sont que divertissements) pour revenir à la vie, aux charges, aux responsabilités, au réel, avec un sens (les méchants punis, ou les bons exaltés, ou *Andromaque* ne finissant pas, surtout, sur le paroxysme de la folie d'Oreste, mais l'adouci final de ce bon Pylade). Autrement, c'est le dénouement mal fait, le mauvais dénouement. Rappelons Nerval : « Il n'y a de dénouement qu'au théâtre ; la vérité n'en a jamais. » Le dénouement est donc une forme, l'une des formes de l'idéologie du texte et dans le texte. J'y reviendrai.

la clôture et de l'assurance : elles seules génèrent de l'idéologie, de la lumière, de la lecture nouvelle. Elles seules sont inenfermables dans l'enfer reproductif. Reste cependant une autre objection et difficulté qui tient à une sorte d'imprescriptible répartition géographique des textes : les uns ne paraissent-ils pas avoir, plus que d'autres, vocation à contester et révoquer les montages des idéologies installées ?

On aura remarqué en effet que deux réseaux de fonctionnement du rapport imaginaire-théorique et théorique-imaginaire se retrouvent dans deux réseaux formels : en très gros, le théorique dans l'imaginaire c'est une certaine forme de poésie, d'essai, de formulation morale ; et l'imaginaire (engendrant le) théorique c'est le récit, la fable, le théâtre, toute fiction et représentation. D'importantes et extraordinaires « exceptions » ou plutôt inversions sont cependant notables : si la poésie dit par exemple l'exil, la chute, la fermeture de tout, il se peut, très vite, qu'elle soit effraction et nouveau dire (le pessimisme de *Feuilles d'automne,* radicalement anti Joseph Prudhomme et aussi juste milieu, après *Dicté après juillet 1830*) ; si le pamphlet et l'essai découvrent, en leur forme voltairienne et « claire » des impossibilités de dire le réel, ils engendrent un nouveau pamphlet, qui fait la place au JE et implique un passage au roman (Stendhal, passant du *Nouveau complot contre les industriels à Armance*). Mais peut-être suffit-il pour éviter l'erreur, de rappeler les précautions « réalistes » prises plus haut, et d'y ajouter ceci : *on ne dit jamais tout ni tout sur tout.* Pour des raisons longuement accumulées, et dont les unes sont assez claires (intérêt pour les problèmes du réalisme, du sens politique des textes dans un monde où tout visait à les déposséder dans ce domaine, à les dédimensionner), et dont d'autres certainement m'échappent mais que les malins sauront bien lire, qui me voient et me lisent *du dehors* et que je ne récuse pas, il se trouve que mon champ d'enquête et de réflexion est à peu près celui du roman mimétique, interprétatif et révélateur (et par là même comme autorévélé), et de la dramaturgie de même nature et portée, qui accompagnent et signalent à la fois le changement d'univers entre l'autrefois héroïque et l'aujourd'hui marchand déjà travaillé par ses propres difficultés. Il ne m'appartient pas de dire si tout serait transposable (de toute façon, toute transposition mécaniste et

miraculante est une faute, et même à l'intérieur du même champ, toute problématique un peu affûtée est à revivre et refaire par quiconque y a recours ou qu'elle aide à travailler) dans d'autres domaines.

Cette réserve faite, on n'en sera que moins mal à l'aise pour accepter cette hypothèse de départ : en très gros (une fois de plus) c'est l'écriture du détail et du temps, l'écriture réaliste, c'est l'écriture d'un fictionnel non clôturant qui, faisant éclater les typifications idéalistes et les constructions, les mises en majesté et les solutions devenues aberrantes, fait place, dans les textes, à une image plus exacte d'un réel devenant fuyant, échappant aux théories et à l'Etat. Un certain épique, où, (pour reprendre Lukács), tout était réponse et où, pour utiliser Duby) tout s'inscrivait dans un triangle ou dans un cercle [1], se trouve déclassé, (*illisible*) désormais par un romanesque où tout est faille et question, et d'abord au niveau du langage même et du rapport qu'on a avec lui. Deux historicités (non deux historicismes) s'affrontent ainsi, et se succèdent, ou se recouvrent partiellement : l'une, *totalisante* et insistant sur des effets acquis (le péché originel, ou la victoire de la monarchie absolue, ou la victoire de la démocratie libérale) ; l'autre *causalisante* et insistant sur les effets en cours (le mérite, la solitude, l'exil, la dissidence, la recherche et parfois la découverte de nouvelles solidarités, de nouveaux types d'efficacité comme l'écriture). L'étape « intermédiaire » (théoriquement, non dans le temps réel) serait une sorte de structuralisme littéraire, dénombrant et décrivant conduites et coupes dans le réel, qui casse les anciennes totalisations et prépare les nouvelles dialectiques. La Rochefoucauld et La Bruyère « cassent » Corneille (qui avait cessé d'être pertinent) et la vision classique du monde ; le ballet racinien, le théâtre à suivre de Beaumarchais, le réalisme XVIII[e] « préparent » (mais ce mot est piégé, il faudra le changer ; il implique trop de finalisations abusives, trop d'aboutissements qui seraient à leur tour illusoires), le moment fort du romanesque et du dramatique romantique, à quoi tentent de s'opposer le néo-classicisme démocratique, par exemple de Michelet, parfois de Hugo avec, en pantocrator commode, ce Peuple dont la définition (et pour cause) n'est

1. Voir p. 12 pour la trifonctionnalité chez Duby.

pas donnée. Il y a là des pulsions, des mouvements de marée, plus que des certitudes et des continents clairs. Il y a des mouvements. Une historicité qui se boucle et s'achève en elle-même ; une autre historicité qui s'enfermerait dans la chose vue et la dénonciation courte : le texte dit la modernité *en sortant* de cette impasse. Vers quoi ? Vers rien d'autre que notre lecture et notre pratique. Vers le sens que nous lui conférons et qui contribue à constituer la nouvelle HISTOIRE.

MARQUISE : toujours — c'est bien connu — sort à cinq heures. Ou bien : reste pensive.

Dans le premier cas, il s'agit de la marquise conforme du roman de papa. Dans le second, il s'agit de la nouvelle marquise, celle de la fin de *Sarrasine,* nouvelle lectrice, nouveau lecteur engendrés et impliqués par un nouveau genre de texte: celui qui ne se clôt ni par le sens ni par les « événements », et qui fait des paroles accumulées, du récit produit, proposé, imposé (*all is true,* comme disait *Le Père Goriot,* que vous le vouliez ou non) beaucoup de bruit pour cet infini silence, pour cette infinie interrogation, pour cette inenseignable hémorragie d'un « à nous deux maintenant » inattendu. A nous deux, en effet : formellement, c'est Rastignac et Paris (avec pourtant cette ambiguïté : je vais venger le père Goriot, je vais m'imposer à Paris). Mais plus profondément, c'est le lecteur et ce texte qu'il n'attendait pas ; il va falloir vivre avec ce sens, avec cette fin qui n'en est pas une, avec cette absence de distribution de prix finale. On sait assez que Stendhal, comme diraient certains professeurs, sabote ou bricole ses « dénouements », c'est-à-dire les dernières lignes de ses romans, voire qu'il collectionne les inachevés. A-t-on vu suffisamment, de même, que jamais le « dénouement » balzacien n'en est un ? Eugénie continue, s'ossifie, ressemble à son père. Vautrin sera chef de la police. Rastignac descend du Père-Lachaise pour aller dans le monde. Marche-à-terre passe sur le marché de Fougères. Toujours de nouveaux romans sont indispensables, qui finiront peut-être ce que ne finit pas celui qu'on vient de lire. Mais justement : est-ce encore lire que lire un texte différent, cette suite en avant du sens ? Si Balzac, à qui il faut toujours en venir, comme ouvreur de piste, est plein, lui aussi, d'inachevés et de projets, c'est que chacun de ses romans en appelle un autre, et qu'au

lieu de remplir les cases d'un projet logique et carré, il récrit sans cesse et réinvente son projet d'histoire du réel « à coup de romans », qui ne peut jamais qu'être commencé. La suspension finale du sens et de l'effet n'est pas une faute, un manque, comme ce serait le cas dans une « comédie » (d'où sans doute cet abandon du théâtre chez Balzac comme chez Stendhal) ; c'est vraiment le fort du texte. Mais une idéologie de la résolution ne peut comprendre cette solution *esthétique* au problème de la fin de l'HISTOIRE par une impossible fin d'histoire.

3.

Texte et idéologie

La littérature comme « dehors ».

— I —

En fait, l'idéologie du texte, ou l'idéologie dans le texte, ou l'idéologie par le texte désigne, et non sans risques, trois choses à la fois cousines et différentes :

1. Les signes, plus ou moins figés des idéologies contemporaines, que le texte entend comme transcender, signes présents, nommés ou signalés dans le texte comme des éléments du décor contemporain. Exemples : l'idéologie libérale ou légitimiste dont se réclamaient, beaucoup plus nettement que dans la version définitive, dans le manuscrit de *Madame Bovary,* respectivement le père et la mère de Charles, Charles lui-même et sa première épouse, le *Café français,* à Yonville, et *Le Lion d'or.* Le texte, à ce niveau, ne parle pas tant les idéologies qu'il n'*en* parle, qu'il en reproduit, non sans volonté de satire, les divers discours et rhétoriques, les tics. L'exemple le plus frappant, ce peut être Homais et son voltairianisme de bourgeois d'ordre, ou, plus haut dans le temps, telle tirade du vieux du Guénic dans *Le Cabinet des Antiques.* Le texte, ici, *fait allusion,* comme dit Althusser à propos du rapport texte-histoire, mais fait allusion consciemment, en vue d'effets calculés, à des idéologies refroidies, dépassées, tyranniques parfois, et qui ont cessé, réellement,

d'inventer et de *parler*. Et l'idéologique du livre, ici, son choix idéologique, c'est de le dire [1].

2. Les signes de l'idéologie englobante que le texte, à son insu, hors de son total contrôle en tout cas, véhicule, reproduit, manifeste, éventuellement s'intériorise et s'approprie. Ce peut être l'idéologie textuelle elle-même (comment s'organise un récit, comment il commence, comment il finit, selon quelles normes de dépendance et de progression, selon quelles hiérarchies d'« intérêts », etc. Ricardou a dit, là-dessus, des choses décisives, en serrant les phrases, comme ici je serre plutôt, en non-linguiste, les épisodes, les personnages et leurs arrangements) ; ce peut être l'idéologie proprement politique (imprégnation libérale des démocrates du progrès écrivains ou le scepticisme et la déchirure qui gagnent la bourgeoisie après 1848). Cette idéologie-là n'est pas *créée* par le texte ; mais elle est *diffusée* par lui ; elle devient image, et elle avance sur les autres formes quotidiennes de la même relation au monde.

3. Les signes enfin de l'idéologie qu'élabore et produit le texte dans son « traitement » du réel, c'est-à-dire aussi bien le réel référentiel que le projet de l'auteur (rarement tout seul, presque toujours en relations plus ou moins inconscientes avec des forces qui poussent, qui cherchent et se cherchent, s'éprouvent et s'expriment). Cette idéologie-là, dont la signification et la dimension politiques sont rarement claires sur le moment, et même longtemps après, fait que le littéraire ne peut plus recou-

1. Exemple de transposition cinématographique de ce degré zéro de l'idéologique : les oppositions-stériles, mécanisées, comiques — des discours bonapartistes, orléanistes et légitimistes dans le *Boule de suif* d'Autan-Lara. Au-dessus, il y a un sur-discours, censé ne plus même être un discours, mais l'expression de la justice et de la vérité : ce que dit Victor Hugo, le discours républicain et patriote. Bien évidemment se pose ici la question : comment connaître, reconnaître ces divers discours sans connaître leurs divers origines historiques, sociales, institutionnelles, économiques ? Les idéologies sont datées, changeantes, mortelles. Par exemple, l'idéologie aristocratique du marquis de Malivert dans *Armance* n'est pas celle de Chateaubriand, et l'idéologie libérale de Béranger n'est pas celle de Nucingen ou de Laffitte.

PREMIÈRE PARTIE : POSITIONS ET PROPOSITIONS

1. *Que faire ?* 11
2. *Imaginaire théorique, théorique imaginaire* 23
3. *Texte et idéologie. Le littéraire comme dehors* 41
4. *Texte et historicité. HISTOIRE, Histoire, histoire* ..
   Balises du problème 73
   Historicisme, structures, Histoire 96
   Le bruit et la logique ; parole et la structure 103
   Le retour au texte 106
   Réponse à quatre objections 109
   Triangle du désir, triangle de la trifonctionnalité .. 120
   Quelques principes et définitions 139
   Quatre thèses 142
5. *Texte et historicité. Le temps, le détail, la réécriture* .. 149
6. *Le texte et l'anticipation* 173

DEUXIÈME PARTIE : STRUCTURES DE LA MODERNITÉ 209

1. *Le Prince, l'intellectuel, les pouvoirs* 217
2. *La patronne et la police*
   Structures, histoire : le théâtre et le roi 243